

Alexandre Lacroix

La Muette

ROMAN



DON QUICHOTTE

La Mulette

Alexandre Lacroix

La Muette

Don Quichotte éditions

www.donquichotte-editions.com

© Don Quichotte éditions, une marque des éditions du Seuil, 2017

ISBN : 978-2-35949-646-8

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Olivier.

J'étais jeune, monsieur l'historien, j'avais vingt-deux ans et, à cet âge, je n'entendais pas le bruit des bottes. L'amour était pour moi la grande affaire. Je passais des heures à regarder la rue par la fenêtre de ma chambre, pas pour surveiller le danger, mais pour rêver. Je pensais à mon fiancé, Albert. Ma respiration s'arrêtait si je croisais par hasard quelqu'un qui avait *sa* démarche, *son* rire ou qui portait *son* eau de Cologne.

Autour de moi, tout allait de mal en pis. Il y avait les lois de Vichy, les tickets de rationnement, le couvre-feu, les interdictions et les humiliations toujours plus nombreuses à mesure que l'Occupation durait, mais je ne *réalisais* pas. Non, jusqu'à ce jour de juin 1943, je ne comprenais pas ce qui était en train de nous arriver.

Tout a basculé tellement vite. Albert m'avait donné rendez-vous dans un café de la Presqu'île, à deux pas de la place Bellecour. J'avais trouvé un emploi comme fille au pair et n'avais de sortie que le dimanche après-midi. Albert était en apprentissage chez un imprimeur, il travaillait beaucoup lui aussi. On se voyait peu et jamais le soir. Les courriers d'Albert étaient pleins des projets qu'il avait pour nous deux, qui étaient bien plus

concrets que les miens. Dans ses lettres, il me parlait de la maison qu'il comptait faire bâtir. Il voulait que nous ayons un poste TSF, une baignoire en fonte, une cuisine aménagée, que sais-je. Parfois il allait même jusqu'à me décrire des motifs de papier peint ou des rideaux – ça, c'était vraiment pour me conter fleurette, car depuis j'ai découvert que tous les hommes détestent les rideaux, ils préféreraient vivre en plein air, en contact direct avec le soleil, du moins, c'est l'image qu'ils se font de la vie digne d'être vécue, et puis ils finissent par se rendre aux arguments des femmes et va donc pour les rideaux...

Ce dimanche-là, je devais le rejoindre pour le goûter. Nous étions allés au cinéma le week-end d'avant voir *Lumière d'été*, avec Madeleine Renaud, je crois. Il m'avait caressé doucement la main en profitant de l'obscurité de la salle et depuis je vivais dans l'attente de nos retrouvailles. J'avais un nœud dans le ventre, j'espérais qu'il oserait à nouveau me prendre la main, dans ce grand café où les serveurs nous souriaient d'un air encourageant.

Alors, vous pouvez me parler de la bataille de Stalingrad, de Radio Londres, de Laval ! La guerre, pour moi, c'était une affaire d'hommes, une réalité dont d'autres portaient la charge sur leurs épaules. Mon monde à moi était tellement plus léger. J'aimais Albert. Albert m'aimait. Dès que les bombardements et les combats s'arrêteraient, dès qu'on cesserait de voir des soldats en uniforme à tous les coins de rue, Albert m'épouserait. Il me l'avait promis.

Arrivée à trois cents mètres du café, je me suis abritée sous une porte cochère et j'ai commis ce geste de honte, j'ai ouvert le col de mon manteau pour le replier. Sans cela je n'aurais pas pu entrer dans cette brasserie, car les établissements publics m'étaient interdits. Les Aryens ne

devaient pas *s'enjuiver*, comme disait leur propagande. Albert savait que j'étais juive, lui ne l'était pas et il s'en moquait – je crois qu'il ne mesurait pas vraiment, lui non plus, ce que cela impliquait. Ou bien le mesurait-il trop bien ?

C'était donc un de ces jours de la fin du mois de juin où l'été se fait attendre, un de ces après-midi où le vent fait trembler les flaques, où tout frissonne... Quand je suis entrée dans le café, la salle était chaude et bondée, le bruit du percolateur couvrait les conversations, l'atmosphère était compacte, mais j'ai vu aussitôt qu'il y avait deux hommes installés à la table que nous occupions d'habitude. J'ai regardé ces inconnus avec un mouvement d'hésitation, eux m'ont dévisagée attentivement. Albert n'avait jamais été en retard à aucun de nos rendez-vous, pour ne pas m'obliger à patienter seule dans un endroit où je n'avais pas le droit de me trouver. Ce n'était pas de la ponctualité, c'était une mesure de précaution élémentaire. Son absence ne pouvait pas être anodine. J'ai tout de suite craint qu'il soit arrivé quelque chose de grave. Je me suis dirigée vers le comptoir pour y interroger le garçon qui connaissait Albert – mais celui-ci m'a tourné le dos, il a continué d'essuyer les verres avec son torchon d'un petit geste sec de la main comme si de rien n'était. Les deux inconnus se sont levés, ils se sont approchés de moi. L'un d'eux a relevé d'un coup le col de ma veste pour découvrir mon étoile, sur laquelle il était écrit *Juif*.

C'est idiot, mais quitte à porter l'étoile, vous n'imaginez pas, monsieur l'historien, à quel point j'étais contrariée qu'ils aient mis dessus *Juif* et non *Juive*. Être juif, c'était donc cesser d'être une femme ?

Mais ils m'ont attrapée chacun par un coude :

— Maintenant, sale youdi, tu te la fermes et tu nous suis sans moufter.

Ce sont les mots exacts que le plus petit m'a balancés à la figure d'une voix aiguë, et je vous assure qu'ils sonnent encore dans mes oreilles. Personne ne s'est interposé, les serveurs, les clients ont laissé faire. Tout est allé très vite de toute façon, je suis sortie flanquée de ces deux lascars et ils m'ont conduite jusqu'à une traction noire stationnée à vingt mètres.

Je n'ai plus jamais entendu parler d'Albert. Je ne l'ai pas cherché, j'ignore ce qu'il est devenu. Après la Libération, j'aurais pu facilement ouvrir le Bottin de Lyon, contacter sa famille ou son ancien patron. Mais je n'ai pas levé le petit doigt pour le retrouver.

Vous qui passez vos journées le nez dans les archives à essayer de vérifier des faits lointains, à reconstituer les trajectoires des personnes, ça doit vous sembler incompréhensible qu'on ne se donne même pas la peine de tirer au clair certains événements majeurs de sa propre vie. Mais je crois que la plupart des gens sont comme ça. Il y a des choses qu'on préfère laisser dans l'ombre. Dans le pire des cas, Albert a peut-être donné mon signalement pour se débarrasser de moi, par exemple parce qu'il en aimait une autre et qu'il ne savait pas comment me l'annoncer. Les hommes sont si lâches parfois. En ces temps-là, un Français qui avait une amante juive pouvait la faire disparaître en un clin d'œil, il n'avait pas besoin de se compliquer la tâche avec une rupture. Mais je n'en sais rien, hein, c'est une hypothèse parmi d'autres, j'accuse sans preuve.

LA MUETTE

Si j'essaie de me rappeler le visage d'Albert, je dirais qu'il était ambigu. Il avait des grands yeux bleus, très francs. Mais il avait aussi cette lèvre fine, vous voyez, cette lèvre mince qu'ont les menteurs et les rusés... Pourquoi n'est-il pas venu au rendez-vous ? Je n'en saurais jamais rien.

Enfin, jusqu'à ce dimanche sinistre, j'avais un grand amour dans ma vie qui m'empêchait de voir les choses en face, c'était un genre d'ivresse, et en quelques minutes j'ai été dégrisée.

Comme ils ont abusé, vos collègues ! J'sais pas ce qu'ils avaient à prouver, je pige pas pourquoi ils tenaient tant à la jouer brutal. J'avais pas d'arme sur moi. Je les ai même pas nargués. C'est moi qu'ai fait le 17, la vérité, c'est moi qui vous ai prévenus. Je vous appelle parce que je suis en détresse, et vous, pour me remercier, vous me plaquez à terre, vous me faites la fouille au corps, vous me mettez les menottes mains dans le dos. On est où, là ?

Vos collègues, ils se sont trop crus dans un film, je te jure. Ils se sont dit ça y est, c'est le grand jour. En plus, ils m'ont super mal parlé. Quand j'ai voulu expliquer la situation avec des phrases calmes et tout, le plus gros des deux, ouais, celui-là qui ferait mieux d'arrêter le McDo avant de finir en mode baleine bleue dans son uniforme, il m'a sorti :

— Toi, le melon, tu te la boucles, maintenant tu vas faire ce qu'on te dit.

Je suis pas près de l'effacer, celle-là. Vous devez la mettre dans votre déposition. Parce que ça passe pas, y en a marre de vos injures. Mais non, j'exagère pas. Vous débarquez sur un drame, une vraie scène de tristesse

qu'a de quoi t'arracher les larmes du cœur, et tout de suite vous faites vos raccourcis trop faciles. Vous me voyez, et rien qu'aux apparences vous jugez : c'est lui le coupable. J'parie que si un bouffon des pavillons vous téléphone parce qu'il est dans la même galère, vous lui faites pas un plaquage au sol, vous lui passez pas les bracelets. Sur ma vie, il aura droit au traitement témoin VIP.

C'est là que l'autre agent il a eu une remarque que j'ai pas bien captée, le style qui tombe comme un cheveu dans la soupe.

Il a dit :

— Regarde, c'est pas croyable comme tout est dans son jus ici.

Et je savais pas bien ce qu'il visait par là, si c'était en référence à la déco ou quoi. Surtout qu'il a fait un geste de la main, genre je t'ouvre les yeux sur le monde tel qu'il est. Alors j'ai regardé autour de moi. C'est vrai qu'avec le vieux papier peint à rayures rose et gris qu'y a sur les murs, le sol en béton avec ses petits cailloux ronds coulés dedans comme des perles, nos apparts, on sent qu'ils remontent au siècle dernier. Même l'évier dans le salon, tout plat, j'en ai jamais vu un pareil ailleurs, faut croire que le modèle se fait plus depuis un bail. Pas plus que les gros radiateurs en métal qui te détruisent ton sommeil à base de glouglous.

Mais ça me gave, la vérité, que vos collègues m'aient mal considéré comme ça dès le premier regard. Faut réfléchir des fois. Si j'avais quelque chose sur la conscience, est-ce que je me serais balancé ? Faut pas rêver, ça fait longtemps que je me serais barré. Je serais en cavale à l'heure qu'il est.

D'accord, d'accord, on vous a pas appelés illico. J'avoue, on a pris notre temps. Il s'est passé bien quatre heures avant qu'on fasse la démarche. Mais c'est pas qu'on hésitait, non, on n'a pas eu la tentation de fuir. On était choqués, point barre. Elles sont passées vite fait, les quatre heures, on n'a pas compté. Moi, j'avais un puzzle en bordel dans la tête. J'arrivais pas à recomposer l'image, tellement j'étais perdu.

En sixième, le prof d'histoire nous a raconté la disparition des dinosaures. Je m'en souviens encore, comme j'avais mal pour eux. Y a une météorite qu'a percuté la Terre et du jour au lendemain plein de cendres flottaient dans l'air. Le soleil passait plus au travers. Les plantes se sont mises à crever à cause du manque de lumière. Bientôt les dinos ont plus rien trouvé à gratter et ça s'est mal terminé, la story. Après le drame, dans l'appart, j'avais comme l'hallu de les voir moi aussi, les cendres qui volaient partout. Je me sentais dans le noir, comme si la nuit venait de tomber en plein jour. À peine si j'arrivais encore à respirer.

Pendant ces quatre plombes, on n'a rien fait que bader. On se disait des phrases inutiles, toujours les mêmes en boucle. C'est pas possible, Non, c'est pas possible, C'est pas vrai. Comme si ça changeait quelque chose à l'affaire. Et puis on a compris que la réalité était là sous nos yeux, qu'on n'avait pas d'autre choix que de vivre avec, et c'est là qu'on a pensé à vous.

Même que dans la caisse en route vers le commissariat, avec les menottes qui me défonçaient grave les poignets, je me suis juré que j'allais pas coopérer. Que je vous refilerais pas une info, parce que des gens qui vous maltraitent, ça mérite même pas de dépenser sa

salive. Alors ouais, c'est exact, en arrivant ici j'ai un peu fait le mec, façon grand banditisme, en mode je réponds pas aux questions tas de crevards, on verra ça devant le juge. J'ai tenu sur cette ligne déter jusqu'à votre venue, parce qu'avec vous c'était plus la même. Je sais pas comment vous avez fait, mais direct vous avez trouvé le point sensible. Comment vous m'avez retourné, inspecteur, j'en reviens pas.

Attention, pour moi les images de l'époque ne sont pas en noir et blanc comme pour vous. Pour moi, Drancy, c'est encore un film en couleur, et nous ne sommes plus très nombreux à pouvoir en dire autant !

J'y suis arrivée par un matin du début de juillet, dans un autobus à plateforme qui a freiné devant le portail principal avec un gros soufflement des amortisseurs. Il y avait des gendarmes en faction à l'entrée et puis plusieurs rangées de barbelés, très hautes. J'avais vaguement entendu parler d'endroits dans ce genre-là, mais n'avais pas d'idée précise de ce que c'était qu'un *camp*. Je n'avais jamais vu aucune photo ni aucune gravure qui aurait pu m'y préparer. Avant la télévision, avant les ordinateurs, le monde comptait encore beaucoup de lieux comme ça, cachés, dont personne ne connaissait l'apparence.

Vous le savez, le camp de Drancy était aussi une vraie curiosité, du point de vue de l'architecture. Nous n'avions pas l'habitude de ce type de construction, c'était vraiment très futuriste pour nous, comme vision. Il y avait ces longues bâtisses de quatre étages qui formaient un U, et puis surtout cette série de tours qui s'élevaient sur la

droite. Ces bâtiments avaient été conçus pour servir de logements populaires. Ils avaient été dessinés par des architectes célèbres, dont l'un était prix de Rome, il me semble – oui, c'est ça, Eugène Beaudoin, vous avez la mémoire des noms. Mais au début de la guerre, tout était resté en plan. Du coup, ce qui aurait dû passer pour l'expression du génie français, le *nec plus ultra* de la modernité, était encore en chantier. Cela rajoutait à la bizarrerie, ce mélange de sophistication et de gravats bruts.

Il n'y avait pas de goudron sur le sol de la cour, mais une poussière de mâchefer qui venait se coller dans les narines et la gorge.

Une jolie marquise, avec des colonnades, décorait le bas des façades, mais elle était en béton nu.

Nous avons franchi le portail à la queue leu leu et, sur le moment, j'ai presque été soulagée de respirer l'air du dehors. Cela faisait plusieurs jours que je n'avais pas pris de douche. Comme nous étions tous dans le même cas, la puanteur dans l'autobus était intenable.

Nous avons traversé la cour, qui m'a semblé interminable. Elle était vide, sans ombre, sans arbre. En m'avançant, je les ai vus : il y avait des centaines d'yeux brillants aux fenêtres. Les détenus se penchaient par toutes les ouvertures des bâtiments et nous regardaient arriver en silence avec, comment dire, plus que de l'insistance, de l'avidité. Plus tard, j'ai su que la plupart d'entre eux cherchaient parmi les nouvelles têtes leurs proches, leurs maris, leurs femmes, leurs frères et sœurs, leurs enfants... Ce qui explique cette manière d'observer, de vous manger du regard. Sur le moment, ça m'a mise mal à l'aise. J'avais l'impression, avec ces

Du même auteur

Essais

Se noyer dans l'alcool ?, PUF, « Perspectives critiques », 2001 ; nouvelle édition revue et augmentée J'ai lu, 2012.

La Grâce du criminel, PUF, « Perspectives critiques », 2005.

Le Téléviathan, Flammarion, « Café Voltaire », 2010.

Contribution à la théorie du baiser, Autrement, 2011 ; J'ai lu, 2015.

Comment vivre lorsqu'on ne croit en rien ?, Flammarion, 2014.

Ce qui nous relie, Allary éditions, 2016.

Pour que la philosophie descende du ciel, Allary éditions, 2017.

Romans

Premières volontés, Grasset, 1998 ; Pocket, 2006.

Être sur terre, et ce que j'en retiens, Calmann-Lévy, 2001 ; Pocket, 2004.

La Mire, Flammarion, 2003.

Un point dans le ciel, Flammarion, 2004.

De la supériorité des femmes, Flammarion, 2008 ; J'ai lu, 2009.

Quand j'étais nietzschéen, Flammarion, 2009 ; J'ai lu, 2010.

L'Orfélin, Flammarion, 2010 ; J'ai lu, 2013.

Voyage au centre de Paris, Flammarion, 2013 ; J'ai lu, 2015.

L'Homme qui aimait trop travailler, Flammarion, 2015.

Pour écrire à l'auteur

Éditions Don Quichotte
pour Alexandre Lacroix
13, rue Séguier
75006 Paris

auteurs@donquichotte-editions.com

[@DonQuichotteEd](https://facebook.com/donquichotte.editions)

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ

IMPRESSION : CPI FRANCE

DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2017. N° 137459 (00000)

Imprimé en France